

C. La minuscule carolingienne.

Pl. 45. 47. 51. 52. 53. 55. 56. 60. 61. 63. 64. 66a. 67. 69. 70. 71b. 72. 74. 77. 78—85. 87.

Cette belle écriture — ordinairement appelée minuscule carolingienne ou minuscule franque ou simplement minuscule — se rencontre pour la première fois dans les manuscrits du royaume franc, à la fin du VIII^e siècle. C'était l'époque où l'art, la science et la vie religieuse, sous la protection de Charlemagne, prenaient un nouvel essor. On se mit alors avec zèle à recueillir les manuscrits qui avaient survécu de l'antiquité et à les copier, et il fut tout naturel aussi de s'appliquer dès lors à écrire avec plus de soin. Grâce aux fréquents rapports qu'on avait avec l'Italie, on s'était de nouveau familiarisé avec de beaux modèles de l'ancienne écriture capitale des Romains, de l'onciale et de la demi-onciale et on imita ces genres d'écriture avec grand succès. Pourtant la principale réforme calligraphique porta sur l'écriture vulgaire du pays, c'est-à-dire sur l'écriture mérovingienne, qui était la plus familière aux vieux copistes : on perfectionna cette laide écriture et on obtint une minuscule qui se distinguait par sa simplicité, sa netteté et sa beauté. On employa cette minuscule non seulement pour les manuscrits ordinaires, mais aussi pour les livres de luxe et bientôt elle supplanta complètement tous les autres genres d'écriture. C'est cette minuscule qui aujourd'hui encore sert de base à notre écriture latine d'impression.

Le foyer de la vie artistique et scientifique de cette époque était l'école palatine (*schola palatina*), à laquelle Charlemagne prodigua un intérêt personnel et à laquelle il incorpora les hommes les plus instruits de la France et de l'étranger. C'est probablement dans cette école que la réforme de l'écriture commença ; en tout cas elle doit avoir eu une part prépondérante à son développement. De cette école vraisemblablement sont sortis plusieurs des plus anciens manuscrits de luxe de l'époque carolingienne. Et il est à noter, que le plus ancien exemple daté de la minuscule carolingienne se trouve dans un Codex, écrit à la demande de Charlemagne et de son épouse Hildegarde (pl. 45a ; comp. pl. 45b). D'ordinaire, l'école palatine avait sa résidence à Aix-la-Chapelle, mais souvent ses membres accompagnaient le roi dans ses voyages.

La nouvelle minuscule se répandit avec une rapidité surprenante dans toutes les provinces du royaume franc, et aussi, avec le temps, dans les pays voisins : en Italie, en Espagne, en Angleterre. Partout elle remplaça les écritures nationales (sauf en Irlande), et elle devint l'écriture dominante en occident. Dans la haute Italie et dans l'Italie centrale on la trouve comme écriture de manuscrits déjà dès le IX^e siècle. Dans les bulles pontificales elle fut employée pour la première fois sous Clément II. (1046—1047 ; voir p. IX). Dans le sud de l'Italie elle eut longtemps à lutter avec l'écriture lombarde (voir p. VIII—X). Elle s'introduisit en Angleterre au X^e siècle, tout d'abord pour les textes latins ; à la fin du XI^e siècle, après la conquête normande, elle y fut bientôt adoptée généralement (voir p. XIII). En Espagne on la rencontre d'abord dans la Marche espagnole (pl. 66a) ; dans les autres provinces elle fut introduite à la fin du XI^e siècle et elle devint prédominante à peu près vers le milieu du XII^e siècle (voir p. XII).

Origine de la minuscule carolingienne. Les lettres de la minuscule dérivent de l'écriture vulgaire dite mérovingienne. Ainsi se reproduisait la même évolution que nous avons déjà observée dans le développement de l'onciale et de la demi-onciale : ces écritures tiraient aussi leurs formes caractéristiques de l'écriture vulgaire de leur temps (voir p. IV et VII). On a voulu soutenir que la minuscule carolingienne était issue de la demi-onciale romaine ; mais le caractère d'ensemble de la minuscule aussi bien que la forme de certaines lettres isolées (voir par exemple celle de l'a et du g), de plus la forme des ligatures et le manque des traits d'ornement sont autant de preuves contre cette hypothèse. L'emploi fréquent de l'N majuscule ne peut être cité comme preuve en faveur de la demi-onciale, car l'N majuscule se retrouve aussi dans l'écriture mérovingienne (pl. 29b). Là où l'on employait la demi-onciale, c'est-à-dire à l'école calligraphique de Tours, on savait fort bien distinguer les deux écritures : à côté de la minuscule

on aimait à employer la demi-onciale pour mettre en relief la première ligne des livres ou des chapitres, et pour les prologues (pl. 46. 47). Il est vrai d'ailleurs que l'une et l'autre écriture sont fort apparentées et ont entre elles une grande ressemblance ; mais ceci résulte de leur origine commune, car toutes deux sont issues de la cursiva romaine : cependant la demi-onciale a été directement formée de cette cursiva, tandis que la minuscule l'a été indirectement par l'intermédiaire de l'écriture mérovingienne.

Marques caractéristiques de la minuscule carolingienne. Contrairement à l'écriture mérovingienne, la minuscule cherche tout d'abord à rendre toutes les lettres indépendantes les unes des autres ; elle laisse donc de côté les ligatures compliquées et sépare les lettres ; là où elle lie les lettres, elle le fait par de simples lignes de liaison, qui ne comportent aucun changement de forme.

En second lieu elle donne aux lettres des formes régulières et bien déterminées.

Histoire de la minuscule carolingienne.

Minuscule carolingienne primitive. La réforme de l'écriture ne s'accomplit pas, cela va de soi, sans lutte ni d'une manière uniforme dans toutes les écoles du royaume franc. Longtemps encore, aussi bien dans les manuscrits que dans les documents, on conserva certaines ligatures et formes archaïques de lettres. Elles se trouvent surtout dans la minuscule, appelée carolingienne primitive, pour la période comprenant à peu près le dernier quart du VIII^e siècle et le premier quart du IX^e siècle (pl. 45. 47. 51. 52a). Dans cette minuscule primitive les hastes supérieures sont d'ordinaire appuyées, en forme de massue ; a, c, e, g, t ont souvent encore des formes mérovingiennes ; les panses de d et q souvent sont très larges ; le dernier jambage de l'm et de l'n manque souvent de ligne de fuite et il n'est pas rare qu'il soit recourbé en dedans ; n a souvent la forme majuscule ; les abréviations n'ont pas encore toutes des formes fixes ; on trouve encore un certain nombre d'anciennes ligatures.

Dans le cours du IX^e siècle la minuscule se perfectionna de plus en plus en acquérant plus de régularité et en se débarrassant davantage des anciennes traces de l'écriture mérovingienne : alors commence la période de la minuscule perfectionnée. En général ses lettres ont une apparence forte et belle. Les hastes supérieures perdent de plus en plus leur forme de massue. L'i et le dernier jambage de m, n, u ainsi que les hastes de d et de h ont plus fréquemment qu'auparavant des lignes de fuite formant un angle aigu ou un angle droit ; souvent d'ailleurs ces lignes manquent encore ou bien il n'y a que des coups de plume : i et u portent souvent aussi en haut un petit coup de plume. Parfois encore on rencontre des formes archaïques et des ligatures, en particulier l'a ouvert et la forme cc de l'a, de plus le g ouvert et la ligature rt.

La minuscule du X^e siècle. L'évolution de la minuscule se poursuit lentement. Les formes archaïques deviennent plus rares. Les hastes supérieures d'ordinaire n'affectent plus la forme de massue. Cependant, en certains manuscrits, on rencontre encore l'a ouvert et la ligature rt. Pour le reste l'écriture accuse souvent les tristes conditions politiques et économiques du X^e siècle : elle est souvent négligée et grossière. Les copistes sont moins exercés dans leur art et ont moins de sens artistique que ceux du IX^e siècle (voir Th. Sickel, *Das Privilegium Otto I. für die römische Kirche vom Jahre 962*, Innsbruck 1883).

La minuscule du XI^e siècle. De nouveau l'on écrit avec plus de soin et plus de goût. Les hastes supérieures ont souvent des traits d'ornements, même quelquefois déjà elles sont fourchues. Quelques nouveautés importantes se sont introduites : 1. Souvent à la fin des mots on commence à employer le petit s rond au lieu de l's long ; 2. on introduit le W ou w dans les mots allemands ; 3. on commence à indiquer parfois la séparation des mots à la fin des lignes par un trait d'union ; 4. on fait un plus grand usage des abréviations qu'auparavant.

On trouve toujours encore, mais rarement, quelques ligatures anciennes.